

du culte public qui est escamotée, dans la mesure où elle considère que les tauroboles « n'appartenaient pas aux grandes fêtes publiques » (p. 355). Existerait-il des tauroboles publics et privés dans les chefs-lieux (d'où la question ignorée du statut de Die) et des tauroboles uniquement privés dans des sanctuaires du territoire ? Par ailleurs, si chaque geste est détaillé et chaque action disséquée, on aurait aimé aussi que soient développées les associations de la Mère des Dieux à d'autres divinités et en particulier aux *Numina* impériaux. L'importance des défixions est également peu abordée. L'ouvrage comporte une « prosopographie des prêtres » qui n'en est pas une mais une liste très sèche. Loin de fournir un catalogue irréprochable de tous ces *sacerdotes*, on y trouve des bévues et des lacunes. Lacunes, l'absence de relation à la province et à la *civitas* dont relèvent les prêtrises (dans quelle cité se trouve Caveirac ? ; Claudius Zosimio est prêtre d'Alba (et non d'Albens ni de Die)) ; l'absence d'indication du niveau social du prêtre (Pacius et Zminthius sont des affranchis ; Cantria Longina relève de l'ordre équestre) ; références épigraphiques obsolètes (qui seront complétées dans l'annexe épigraphique pour les inscriptions concernées par les tauroboles). Erreurs, l'identification incorrecte de certains prêtres comme le Claudius affranchi d'Atticus du temple de Mayence, qui est un Claudius Atticus affranchi (impérial ?), comme la Claudia Acropolis affranchie d'Auguste (alors qu'elle est affranchie de Claude ou de Néron, ce qui modifie sa date) ; pourquoi la mention de « *sacerdotia* » pour indiquer une prêtrise à restituer (*AE* 1998, 334) ; Bassiana Tacita n'est pas nécessairement prêtresse : l'inscription n'est pas claire et *sacerdotis* est au génitif ; ne serait-elle pas l'épouse du prêtre ? En outre certains de ces prêtres sont davantage connus, ils exercent aussi des fonctions dans leur ville ou ailleurs et d'autres sacerdoces, toutes informations indispensables dans une « prosopographie » or il n'en est pas question sauf une ou deux fois. Une troisième annexe traite des personnes citées dans les inscriptions tauroboliques avec cette fois une description un peu plus précise. Une bibliographie et un index limité complètent le volume.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Nadja AKSAMIA, Clark MAINES & Philip WAGONER (Ed.), *Palimpsests: Buildings, Sites, Time*. Turnhout, Brepols, 2017. 1 vol. broché, 22 x 28 cm, 247 p., 30 ill. n./b., 91 ill. couleur. Prix : 75 € + taxes. ISBN 978-2-503-57023-5.

Ce volume pose une réflexion nouvelle découlant d'une relecture de la notion de palimpseste, appliquée à l'architecture. Fruit d'un colloque organisé à l'Université Wesleyenne (Middletown, CT), le 28 février et le 1^{er} mars 2014, il réunit une dizaine de contributions. Les éditeurs offrent, en guise d'introduction, une définition précise du palimpseste, vu à travers les édifices, les sites et dans la durée. Son sens original, qui se rapporte à un parchemin inscrit dont les écritures ont été effacées pour y laisser place à un nouveau texte, est appliqué ici à l'architecture et se définit en trois temps : construction de l'édifice d'origine, spoliation des matériaux et construction d'un nouveau bâtiment. Cette lecture permet par conséquent d'interroger les notions de réoccupation et de remploi. Le cadre historique est très vaste puisque les études traitent aussi bien de l'Antiquité romaine que du mémorial de Ground Zero à New York. Il en va de même de l'espace géographique qui couvre tous les continents. Les

contributions sont réparties en quatre parties. La première s'intéresse aux transformations de bâtiments. Philip Wagoner présente la mosquée indienne « Deval Masjid » de Bodhan, dans le Tèlangana indien. Le nom même de cette dernière évoque la notion de palimpseste puisqu'il signifie « la mosquée qui fut autrefois un temple » ; l'étude a permis de reconnaître les différentes phases du site : temple hindou du XIII^e siècle, il a été en partie détruit pour être réinvesti comme mosquée en 1323. Un cas similaire est présenté par Sheila Bonde qui aborde la *Porta Nigra* à Rome, porte de la fin du II^e siècle réoccupée au XI^e siècle par une église à Saint Siméon. La réoccupation s'est accompagnée de transformations architecturales majeures puisque les élévations ont été adaptées à la nouvelle fonction, comme l'illustre le plan d'évolution de l'édifice. L'auteur explore ensuite l'histoire de l'édifice jusqu'aux périodes les plus récentes, et sa transformation en musée. Un troisième article traite d'un édifice funéraire mamelouk du Caire daté de 1303 : Erik Gustafson livre la chronologie de cet édifice en insistant sur le réemploi d'éléments architecturaux, notamment celui d'un portail de style gothique français. La seconde partie (deux contributions) s'intéresse aux restaurations et à la réécriture. Sarah Newman traite d'exemples mayas. Bien que l'architecture soit abordée, au sujet de la superposition des édifices, l'article se concentre davantage sur les textes et évoque donc surtout le palimpseste dans son sens premier. Il est d'abord vu au travers des parchemins mayas puis par les dessins contemporains qui représentent les édifices précolombiens et qui ne représentent pas la réalité. Il est dommage que les aspects architecturaux ne soient pas plus détaillés car, au final, cet article ne contribue pas à développer la notion de palimpseste appliquée à l'architecture. Nadja Akasamija, historienne de l'art, offre une étude architecturale détaillée de cas de restauration de monuments de la Renaissance italienne. L'exemple de la loggia de l'hôpital des Innocents à Florence, réalisée par Filippo Brunelleschi, est représentatif, avec une restauration complète du pavement et des escaliers de la loggia en 1794, très détériorés du fait de dégradations successives depuis le XV^e siècle. La troisième partie mélange épigraphie et architecture et traite des édifices qui portent des inscriptions. L'archéologue Christopher Parslow présente les façades des *praedia* de Julia Felix à Pompéi. Les murs stuqués présentent de nombreuses inscriptions et graffiti par nature apposés dans un second temps, transformant l'édifice tout entier en palimpseste. Une constatation semblable est faite par Clark Maines qui aborde ce phénomène sur trois portails sculptés d'églises médiévales françaises. Dans ce cas, il est démontré que le palimpseste est à mettre en lien avec l'iconoclasme lié à la révolution française puisque certains textes et images religieux ont été remplacés par des objets du culte plus profane tels que des drapeaux tricolores. Les trois dernières communications traitent de la transformation de sites. Tamara Sears et Annalisa Bolin, évoquant respectivement Kadwaha en Inde et le Rwanda, abordent le palimpseste non plus à l'échelle d'un bâtiment mais d'une spatialité élargie. L'article qui clôturé le volume traite de Ground Zero (New York), mémorial édifié sur l'emplacement du World Trade Center détruit par les attentats du 11 septembre. Ce cas se détache par sa singularité, étant donné que la nouvelle construction est un lieu de mémoire qui rappelle l'édifice précédent, contrairement à d'autres cas présentés. À travers ces nombreux exemples, les éditeurs espèrent imposer aux chercheurs la notion de palimpseste appliquée à l'architecture ; gageons que le concept forgé ici et les

contributions de ce volume encourageront une utilisation plus fréquente de la notion qui, à elle seule, résume un phénomène à la fois complexe et familier aux archéologues.

Jordan BOUCARD

Mathilde CARRIVE (Ed.), *Remployer, recycler, restaurer. Les autres vies des enduits peints*. Rome, École française de Rome, 2017. 1 vol. broché, 134 p., 29 pl. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 540). Prix : 23 €. ISBN 978-2-7283-1272-6.

Le présent opuscule publié par l'École française de Rome offre au public intéressé par la peinture antique le compte rendu d'une journée de discussions sur un thème peut-être inattendu à première vue. Le sous-titre qu'il a reçu désigne toutefois clairement la direction qu'a suivie la recherche : « les *autres vies* des enduits peints ». Il y a peu de temps encore, l'enduit peint aurait semblé n'avoir qu'une seule vie, qu'une seule fonction, celle d'offrir un décor aux murs d'une salle. Mais, à y regarder de plus près, on reconnaîtra que c'est le plus souvent sous une forme fragmentaire que l'enduit peint apparaît à l'archéologue – après la fin de son rôle décoratif – et qu'il est donc légitime de s'interroger sur son devenir à la destruction du support mural. Il en va d'ailleurs de même pour toute espèce de matériaux et c'est bien dans la ligne du colloque tenu à Poitiers, en 2002 (*La ville et ses déchets dans le monde romain : rebuts et recyclages*, Montagnac, 2003) que s'inscrit cette recherche. Les composantes en sont reclassées en deux chapitres : le premier examine précisément les fragments d'enduits peints dans leur fonction de matériaux qu'on jette ou que, plus généralement, on remploie, ou même qu'on recycle. Plusieurs exemples sont proposés en divers endroits (à Pompéi, notamment par l'examen des journaux de fouille anciens ; au Vieil-Évreux, dans l'Eure, et ailleurs en Gaule, par la gestion des déblais, directement sur les chantiers ; à Ostie-Porta Marina ou à Aquileia) avec des résultats plus ou moins démonstratifs selon les circonstances : nécessairement moins précis dans les cas où le travail se fait à travers le seul témoignage des archives, mais beaucoup plus convaincants quand il s'agit de constatations *de visu* sur le rôle efficace des fragments d'enduit peint, employés en couche préparatoire dans un sol sablonneux, comme à Ostie ; dans les maisons d'Aquileia, c'est le caractère drainant de leur composition qui a motivé leur utilisation, pour stabiliser un milieu trop humide. Les fragments peints sont devenus, dans ces cas-là, de véritables matériaux de construction. La deuxième partie du livre, plus brève, est consacrée à l'emploi des fragments dans une optique esthétique, indépendante du décor originel et visant à satisfaire le goût des collectionneurs, selon des modalités qui ont évolué du XVIII^e au XXI^e siècle. Deux articles, par ailleurs, ne se rattachent pas étroitement à l'une ou à l'autre partie mais apportent à l'ensemble d'intéressants compléments : l'un est relatif au statut juridique du décor peint par rapport à la maison à laquelle il appartient (*domus* ou *villa*), l'autre est le récit de la recreation expérimentale d'une fresque romaine, opération « qui redonne vie de manière radicale aux décors détruits » (M. Carrive) et s'inscrit donc aussi dans la problématique de ce livre. I. Bragantini s'est chargée des conclusions et s'y montre enthousiaste devant les progrès accomplis dans cette nouvelle voie de recherche. On ne peut que s'associer à cette réaction.

Janine BALTU